



HAL
open science

Le passé grec d'Agde: entre "récit" et réalité archéologique

Daniela Ugolini

► **To cite this version:**

Daniela Ugolini. Le passé grec d'Agde: entre "récit" et réalité archéologique. Journée d'étude "D'eau et de feu: regards sur l'Éphèbe" (Cap d'Agde, Musée de l'Éphèbe, 19-5-2017), May 2017, Cap d'Agde, France. hal-01558678

HAL Id: hal-01558678

<https://hal.science/hal-01558678v1>

Submitted on 9 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE PASSÉ GREC D'AGDE : ENTRE "RÉCIT" ET RÉALITÉ ARCHÉOLOGIQUE

Daniela Ugolini
Chargée de Recherche au CNRS
UMR 7299, Aix-Marseille Univ-CNRS-MCC,
CCI, Aix-en-Provence, France



LE CAP D'AGDE, 19 MAI 2017
JOURNÉE D'ÉTUDES "D'EAU ET DE FEU"
REGARDS SUR L'ÉPHÈBE D'AGDE
AUDITORIUM DU MUSÉE DE L'ÉPHÈBE

Agde est entrée dans l'Histoire dès la Renaissance, par la redécouverte des auteurs de l'Antiquité qui la mentionnent. Le "récit historique" qui s'est mis en place depuis est souvent très différent de la réalité archéologique qui émerge peu à peu et de l'Histoire telle qu'elle s'écrit aujourd'hui. Nous

allons donc passer en revue les principaux aspects de ce long parcours vers l'appréciation actuelle de l'illustre passé de la ville.

Premier essai historique sur Agde : Jean Gibrat, 1609

*Du nom, origine, situation, Ruines,
Concile de la Ville d'Agde et
Des Saints personnages qui
En sont sortis ou y ont
Fleury.
Recueil.*

*Ces choses ont été soigneusement recueillies
des auteurs susnommés, rangées en leur ordre
par Jean Gibrat maître aux arts, Régent
des Ecoles d'Agde, natif de St Flour
en Auvergne, et mises en présence archives
estanc consuls honorables hommes Messieurs
Loyz Guérin, Amadou de la Court, Gratian
Gauzy, Jean Bertrand, à la mémoire et louange
de la ville d'Agde, le 26 mars de l'an de grace 1609*

Le premier essai historique remonte à 1609.

Jean Gibrat, un humaniste auvergnat, était régent des écoles d'Agde. Pour 100 livres annuelles versées par la Communauté, il enseignait aux enfants du Collège, mais il apprenait aussi à lire et à écrire aux petits, gratuitement, se contentant de ce que les familles déci-

daient éventuellement de lui donner. Il était très apprécié et a exercé longtemps ses fonctions. À la demande des Consuls qui souhaitaient une synthèse sur leur ville, il a rédigé en latin puis traduit en français un mémoire intitulé : « Du nom, origine, situation, ruines, Concile de la ville d'Agde et des saints personnages qui en sont sortis ou y ont fleury. Recueil ».

Il y consigne qu'en son temps *Agathopolis* était considérée comme une île (d'après le géographe Claude Ptolémée) que certains historiens situaient à Montpellier. Il s'insurge contre une telle aberration et ramène *Agathopolis* à Agde, en soulignant qu'elle avait été bâtie par les Marseillais. C'est tout ce qu'il a pu rassembler sur la ville grecque, le reste concernant la période chrétienne. Son opuscule, qui tient en quelques pages, a eu un large succès local et est la toute première version du récit historique d'Agde.

Comme c'est presque toujours le cas, **les textes anciens** ont eu un rôle majeur. Mais, comme elle en était exclusivement tributaire, l'écriture de l'histoire d'Agde n'a pas progressé pas pendant des siècles. La liste des sources a été complétée, mais celles-ci sont laconiques, récentes par rapport à la création de la ville et mêlent les plans historiques dans un flou impossible à corriger sans autres données. Voici ces textes :

Les sources textuelles sur Agde

Étienne de Byzance, <i>Ethniques</i> (VIe s. ap. J.-C.)	Ville des Ligures ou des Celtes
	1) Eudoxe (de Cnide ? de Cyzique ? IVe s. ou IIe s. av. J.-C.) : Agàthe
	2) Timosthène, <i>Stadiasme</i> (275-250 av. J.-C.) : Agathé Tyké
	3) Scymnos, <i>Europe</i> (v. 250-150 av. J.-C.) : Agàthe ville des Phocéens
	4) Philon (de Byblos, IIe s. apr. J.-C.) : Agàthe chez les Ligures, sur le Lac Ligustien
Pseudo-Scymnos, <i>Description de la terre</i> , 208 (vers 100 av. J.-C.)	Les Phocéens de Marseille occupèrent Agàthe après avoir fondé Emporion et Rhodè
Strabon, <i>Géographie</i> , IV-1, 5-6 (vers le changement d'ère)	Agàthe, fondation et ville-rempart de Marseille : Emporion et Rhodè la défendent contre les Ibères ; Rhoè et Agàthe contre les Barbares de la vallée du Rhône
Pomponius Méla, <i>Chorographie</i> , II, 5, 80 (Ier s. apr. J.-C.)	Agatha sur l'Hérault
Pline, H. N., III, 5 (Ier s. apr. J.-C.)	Agatha, dans une zone d'étangs de l'aire des Volques Tectosages, autrefois des Massaliotes
Ptolémée, <i>Géographie</i> , II, 10, 2 (IIe s. apr. J.-C.)	Agàthe entre l'embouchure de l'Hérault et le Mont de Sète. Agàthe et Blascon (Brescou) : deux îles "au-dessous" de la Narbonnaise
Vibius Sequester, <i>Des fleuves ...</i> (IVe ou Ve s. apr. J.-C.)	Cirta, des Massaliotes, derrière (ou après) la ville Agatha

- Étienne de Byzance a écrit au VIe s. de notre ère un lexique géographique en 60 livres qui nous est parvenu par l'abrégé rédigé par un certain Hermolaos. Y sont télégraphiquement cités des auteurs ayant mentionné Agde, ses liens avec les Phocéens et sa localisation en Ligurie.
- Le passage du Pseudo-Skymnos, dont l'oeuvre est datée autour de 100 av. J.-C., est le plus ancien témoignage direct conservé et aussi le premier à livrer un contexte dans lequel Agde est une ville dont Marseille a pris possession. Autrement dit, elle existait auparavant dans un autre cadre. Il fournit aussi une chronologie relative en précisant que cette mainmise a eu lieu après la fondation

d'*Empòrion* (Empùries, E) et de *Rhòde* (Roses, E) et nous savons que la seconde, plus récente que la première, a été fondée vers 350 av. J.-C. Marseille s'est donc emparée d'Agde après cette date, mais quand ?

- Dans sa Géographie, écrite à l'époque d'Auguste, Strabon associe les forteresses d'*Agàthe* et de *Rhoè*, ville que les Modernes identifient à *Rhodanousia* (localisée soit à Arles, soit à L'Argentière d'Espeyran à Saint-Gilles du Gard), dans la défense de Marseille contre les Barbares vivant le long du Rhône. Agde a donc fait partie à un moment donné d'un dispositif stratégique, qui paraît pour le moins curieux au vu de la distance séparant Agde du Rhône.
- Pomponius Méla situe la ville sur l'Hérault et Pline l'Ancien dans une zone d'étangs de l'aire des Volques Tectosages.
- Le géographe Claude Ptolémée a bénéficié d'un grand crédit auprès des savants de toute époque et il est le seul à faire d'Agde une île de la côte narbonnaise, comme *Blascon*, qui est l'îlot de Brescou. Dès lors, l'insularité d'Agde a traversé l'Histoire. Or, Ptolémée rédige son traité au IIe s. de notre ère, lorsque la ville était déjà abandonnée depuis plusieurs décennies et la localise entre l'embouchure de l'Hérault et la montagne de Sète, c'est-à-dire en bord de mer, en donnant deux fois des mesures de longitude et latitude un peu différentes. En fait, cet auteur semble ne plus savoir où était Agde exactement et ce passage n'a pas l'autorité qu'on lui a accordée lorsqu'on ignorait l'emplacement de la ville. Ajoutons à cela que des recherches géomorphologiques récentes semblent avoir définitivement écarté l'idée d'une île.
- Enfin, Vibius Sequester, compilateur tardif d'une liste de noms de fleuves, sources, lacs etc., est le seul à nommer Cirta un fleuve "massaliote" près d'Agde qu'on ne saurait identifier.

Les renseignements des textes, on le voit, sont limités et d'utilisation difficile. C'est donc sur un canevas laissant libre cours à l'imagination que se sont greffées toutes les conjectures et c'est par l'archéologie qu'ont été collectées les informations que les sources n'ont pas transmises et permettant de mieux comprendre celles consignées.

Le nom de la ville grecque est *Agàthe* chez tous les auteurs, avec une seule exception. On le traduit par "La Bonne", probable allusion à sa bonne position portuaire.

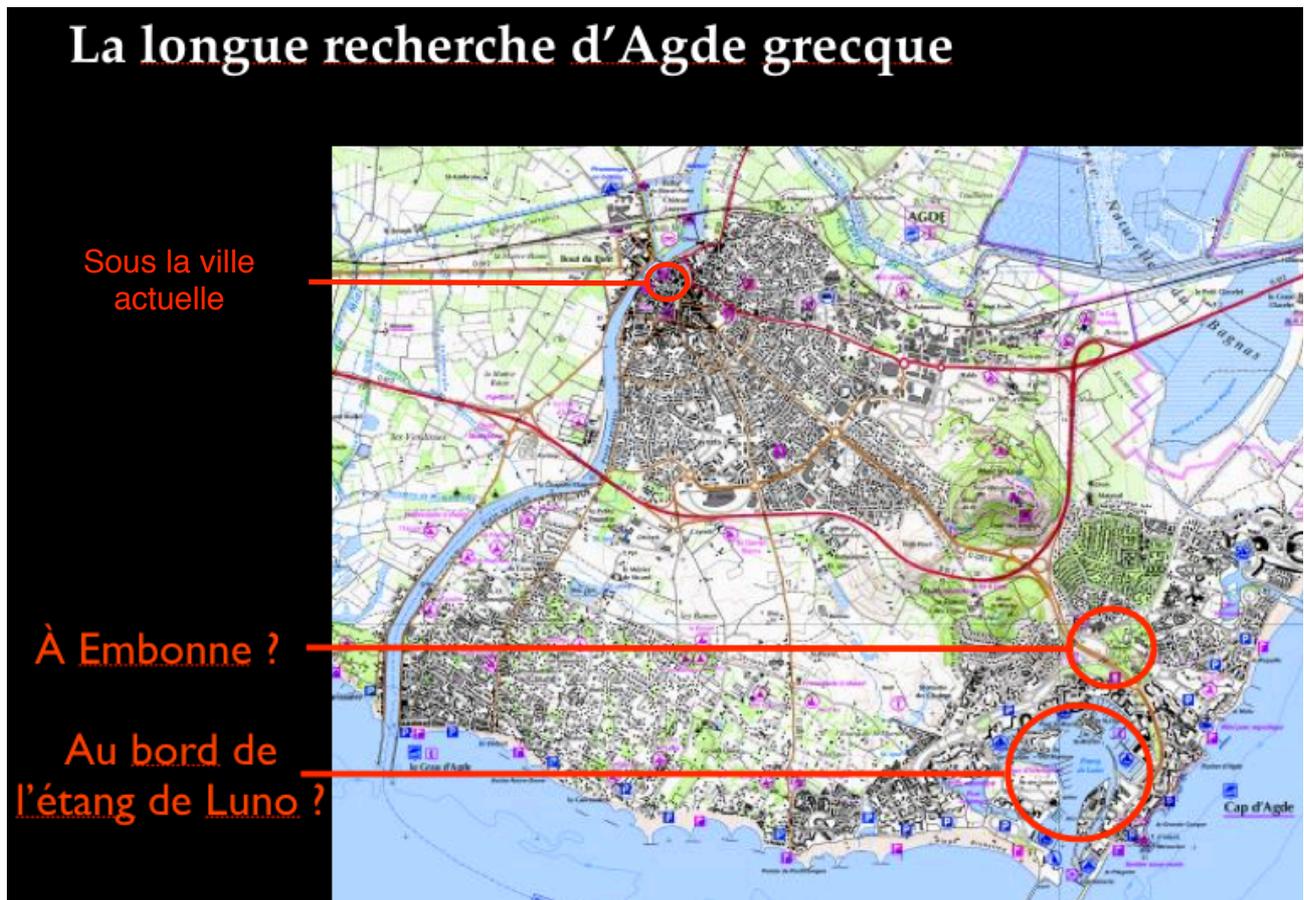
Or, celui d'*Agathé Tyké*, c'est-à-dire "La Bonne Fortune", qui n'est cité qu'une fois, a joui et jouit encore aujourd'hui d'une grande faveur locale. Même Wikipedia est fan d'*Agathé Tyké* et nous la met à toutes les sauces. Cet étonnant succès est peut-être dû à celui du recueil de Jean Gibrat, qui a transcrit *Agathé Tyké* d'après Étienne de Byzance, qui – à son tour – l'aurait tiré de Timosthène. Voyons donc quel crédit on peut accorder à la mention attribuée à ce dernier auteur.

Timosthène était un Grec originaire de l'île de Rhodes ; il a vécu à Alexandrie dans la première moitié du IIIe s. av. J.-C. ; a été l'amiral de la flotte égyptienne de Ptolémée II ; a écrit un traité sur les ports, le Stadiasme. Perdu pour nous, Étienne de Byzance n'a pas dû le voir non plus et la citation provient peut-être de l'oeuvre du savant alexandrin Ératosthène, l'une des principales sources du Byzantin, qui cite abondamment Timosthène.

Il reste que le passage d'Étienne de Byzance a été abrégé, que d'un auteur à l'autre des confusions ont pu intervenir et à plus forte raison qu'il existait une *Agathopolis* au bord de la Mer Noire, aujourd'hui la bulgare Ahtopol, qui était également un port. Quant à *Agathé Tyké*, elle était honorée en tant que divinité dans de nombreux lieux et notamment à Alexandrie. Elle a même été associée à des reines égyptiennes de la dynastie ptolémaïque.

Au bout du compte, l'*Agathé Tyké* d'Étienne de Byzance ou de son abrégiateur, qui ne livre qu'un nom sans contexte, n'est pas nécessairement la nôtre et il est plus raisonnable de suivre la majorité des auteurs plutôt qu'un seul, qui de surcroît est le plus incertain. Le nom d'Agde était donc *Agàthe*.

Enfin, il est saugrenu que nous – les chercheurs d’aujourd’hui – appelions Agde communément *Agathé* et non *Agàthe* comme nous le devrions, alors que la seule digression d’Étienne de Byzance concerne justement la position de l’accent, qui n’est porté sur le *é* final que s’il est suivi par *Tyké*.



L'emplacement de la ville grecque a longtemps occupé les savants qui la cherchaient en bord de mer, dans le sillage du géographe Claude Ptolémée.

Deux options ont été diversement suivies.

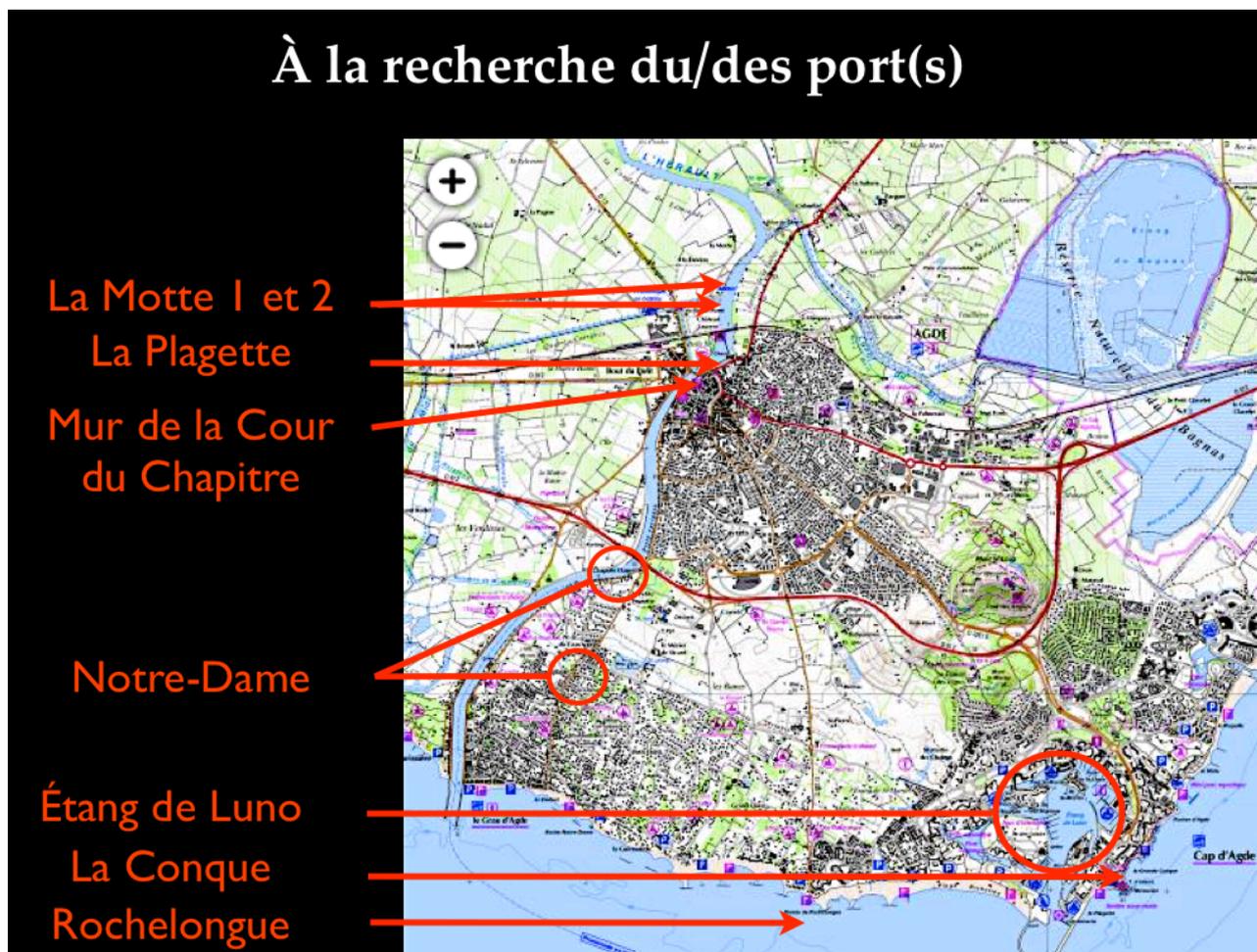
- En 1876, Charles Lenthéric, ingénieur des Ponts et Chaussées féru de géographie historique et économique, dans un ouvrage qui a eu un large retentissement, considère Agde comme une île et la situe autour de l'étang de Luno.
- En 1905, dans son recueil des antiquités de l'Hérault, ouvrage qui est encore une référence, Émile Bonnet abandonne l'idée d'une île et rapproche Agde de la mer en préférant la placer là où la tradition populaire situait la ville disparue d' "Embounnes", là où la carte de Cassini (XVIIIe s.) signalait des ruines et là où diverses trouvailles semblaient conforter l'hypothèse.
- Enfin, 1938 est l'année de la découverte décisive. Raymond Aris, pharmacien agathois, a vu du mobilier archéologique remonter à la surface des tranchées creusées en centre ville pour l'installation du réseau de gaz. Il en a compris l'enjeu crucial, a fait quelques sondages et appelé en renfort Georges Claustres (archéologue alors engagé auprès de l'Abbé L. Sigal pour les fouilles d'Ensérune et très connu pour son rôle de pionnier à Ruscino).

Un article publié par les deux hommes en 1939 dans le *Bulletin de la Société Archéologique de Béziers* a mis un point final à la question : Agde grecque est sous l'actuelle.

L'emplacement du port, voire des ports, a continué à agiter la recherche car dès qu'Agde a été localisée, on a évidemment admis un port fluvial, mais supposé aussi qu'il pouvait ne pas être le seul. D'un autre côté, les recherches en mer et dans l'Hérault, commencées par A. Bouscaras dans les années 1950, qui ont été pionnières dans le domaine de l'archéologie sous-marine, ont étoffé le dos-

sier portuaire par d'innombrables épaves et autres gisements qui ont trouvé leur couronnement dans la découverte de la prestigieuse statue de l'Éphèbe qui nous réunit aujourd'hui et bien d'autres de grande qualité.

- Ainsi, l'idée de C. Lenthéric du "bon mouillage" grec à l'étang de Luno ou à la Conque, n'a jamais été abandonnée.
- Puis, dans les années 1960, R. Aris a envisagé des ports multiples s'ajoutant à celui d'Agde ville : l'un en bord de mer et un ou plusieurs autres secondaire(s).



Le constat actuel est qu'aucun élément archéologique ne concerne des structures portuaires, où que ce soit, et que les indices évoqués ici ou là ne sont pas confirmés.

- Un mur mis au jour dans la Cour de la Salle du Chapitre est ainsi un simple mur (et plutôt de l'Antiquité tardive ou du haut Moyen Âge) et non un quai d'époque grecque.
- Des amphores dans le lit de l'Hérault au lieu-dit La Plagette ont laissé imaginer que le port pouvait se trouver là, au nord de la ville antique, alors que, sans autres éléments, il peut s'agir de simples rejets.
- Lors de la construction du pont actuel, en amont côté ville, la coulée basaltique a été mise à nu et aucune structure portuaire n'a été vue. En aval, un mur longeant l'ancien Évêché était bien un quai : des documents d'archives ont montré qu'il était en fonction juste avant la construction des berges actuelles (fin du XVIIIe s.). Il n'était donc pas d'époque grecque.
- Au début des années 2000, le programme de prospection-inventaire systématique dans l'Hérault piloté par Élian Gomez, Christian Tourrette et moi a mis au jour le formidable dépôt de bronzes de La Motte et son site du Bronze Final, en cours de fouille actuellement (La Motte 1). Il donnera peut-être des réponses sur un mouillage qui sera trop ancien pour concerner Agde grecque.

À cette occasion ont été localisés aussi, au sud de La Motte 1, des alignements de pieux de date incertaine (La Motte 2). Des sondages effectués dernièrement dans le but d'y localiser un éventuel port n'ont rien donné et je doute fort qu'il y en ait un.

- Des indices d'époque romaine et de l'Antiquité tardive autour de Notre-Dame du Grau et une grande quantité d'objets de toutes époques trouvés dans le coude du fleuve au lieu-dit Saint-Christ, un point critique pour la navigation fluviale, sont actuellement mis à contribution dans un programme de recherche et dans l'hypothèse d'un port. Au vu du contexte général, cela me semble improbable, mais attendons les résultats de l'opération.
- Des "quais romains" à Rochelongue ne sont ni exactement localisés, ni documentés.
- Dans les années 1970, lors du creusement du port de plaisance dans l'étang de Luno des épaves ont été détruites, mais on a conclu à l'improbabilité d'un port à cause de la trop faible profondeur d'eau.

Au final, Agde est bien là, son ou ses ports évidemment aussi, mais nous n'avons strictement rien sur la question.

La date de fondation d'Agde a fait couler beaucoup d'encre et le débat sur ses origines a été très animé. En revanche, son sort aux temps de l'Empire romain n'a pas inquiété les foules, ce qu'il faut comprendre comme un accord tacite sur sa continuité, alors que ce n'est pas le cas.

Sur la fondation, les chercheurs ont été partisans d'options diverses.

- En 1824, Balthazar Jordan a publié le deuxième essai historique sur Agde depuis les origines jusqu'à son époque. Il proposait de dater la fondation grecque autour de 550 av. J.-C. et a été suivi par plusieurs savants et notamment par l'helléniste François Villard dans son ouvrage sur Marseille, paru en 1960, qui est encore aujourd'hui une référence majeure sur cette ville.
- Camille Jullian, dans son *Histoire de la Gaule* parue dans les années 1920, a préféré la date de 450 av. J.-C.
- En 1947, dans un article du journal *L'Agathois* passé totalement inaperçu, Roger Gaches, historien amateur, a envisagé une fondation en deux temps grâce à une lecture attentive des sources qui, on vient de le voir, le laissent effectivement supposer. Il a proposé une première fondation par les Phocéens vers 600 av. J.-C., en même temps que Marseille, et une seconde par Marseille vers 500 ou 450.
- Jean Jannoray, dans sa célèbre monographie de 1955 sur Ensérune, remarquait une influence grecque particulièrement manifeste sur son site au IV^e s. qu'il expliquait par la fondation d'Agde vers 400.
- Dans les années 1970-1980, André Nickels, qui a fouillé la nécropole indigène d'Agde/Le Peyrou (VII^e s. av. J.-C.), fait des sondages en ville et donné un tournant moderne à l'archéologie locale, penchait pour un établissement en trois temps :
 - un établissement indigène vers la fin du VII^e s. plus ou moins lié à la nécropole du Peyrou ;
 - une phase phocéenne dans la seconde moitié du VI^e s., correspondant aux premières traces d'occupation et se poursuivant par la suite ;
 - une phase massaliète à partir de 400 av. J.-C., ses recherches dans l'arrière-pays l'ayant convaincu que l'élimination des indigènes avait permis aux Grecs la fondation d'une véritable colonie.

En fait, le site indigène primitif – sur lequel A. Nickels n'a pas lui-même insisté – n'est pas avéré ; la phase entre la fin du VI^e s. et 300-250 av. J.-C. est en revanche très bien attestée, mais sans changements notables qui justifieraient une nouvelle orientation survenue autour de 400 ; enfin, d'une part, la chronologie proposée pour la fondation ou re-fondation massaliète ne concorde pas avec les indications du texte du Pseudo-Skymnos et, d'autre part, soulève le problème des modalités de l'établissement d'une colonie en un lieu déjà occupé, une pratique qui serait inhabituelle.

- La dernière proposition en date est la mienne et modifie encore le tableau dans la mesure où, depuis, d'autres recherches, études et découvertes ont fait progresser les connaissances. En particulier, ce qui change tout est que la ville grecque de Béziers a été identifiée, alors qu'on en ignorait jusqu'à

l'existence. Sa fondation est plus ancienne que celle d'Agde, elle est la plus grande ville à l'ouest du Rhône, a été très active et a eu un impact considérable. Ce constat a obligé à revoir la question coloniale pour y trouver, entre autres, la place d'Agde.

Il y a quelques mois, ici à Agde, la question a été présentée dans le détail, je vais donc rappeler seulement ce qui concerne Agde.

- La fondation de Béziers par des Grecs de Méditerranée orientale vers 600 av. J.-C. est l'aboutissement d'un long processus pré-colonial durant lequel la zone d'Agde a joué un rôle majeur dans la mesure où c'est par l'Hérault que sont arrivés les premiers bateaux méditerranéens, vers 650-625 av. J.-C., comme l'indiquent les vases grecs des deux nécropoles d'Agde (Le Peyrou et Le Bousquet) et d'autres entre l'Hérault et la rive gauche de l'Aude (Servian/La Cartoule, Béziers/La Courondelle, Mailhac/Grand Bassin I).

- Cette fondation a dû être précédée par des négociations avec les autochtones dont nous voyons les effets dans les changements affectant leurs sites.

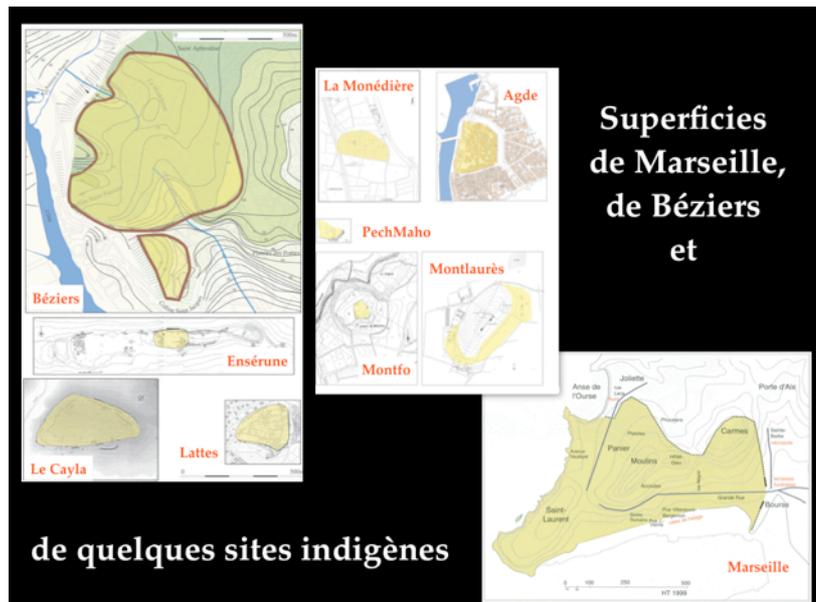
- Les sites pointés en rouge de cette image indiquent les plus anciens (antérieurs à 550 av. J.-C.). Sur l'Hérault, les premiers sont La Monédière et Mont-Joui, qui ont longtemps géré les bateaux remontant l'Hérault et le trafic des marchandises, d'abord de et vers Béziers, puis dans toutes les directions au fur et à mesure que le réseau d'habitats s'est densifié.

- Dans ce système, les Grecs dépendaient d'intermédiaires les privant de liberté et d'une partie des bénéfices. Une telle situation ne pouvait durer indéfiniment.

- La nécessité d'un port sous leur contrôle a ainsi motivé la fondation d'Agde, autour de 525-500, qui les a libérés des contraintes. Puis, les indigènes ont été progressivement écartés et un siècle plus tard les Grecs étaient parvenus à maîtriser au moins l'espace compris entre la rive orientale de l'étang de Thau et la rive gauche de l'Aude.

- Vers 350, Béziers est entrée en une récession s'aggravant rapidement jusqu'à son abandon, effectif autour de 300.

- Sa chute a sonné le glas de toute activité régionale. Les sites indigènes ont disparu les uns après les autres. Ceux qui sont restés en activité étaient dans l'aire audoise et désormais dans une autre dynamique. Agde n'a peut-être pas été totalement abandonnée, quoi que les traces de continuité



soient vraiment ténues, mais s'est au moins largement dépeuplée et est restée longtemps inactive et isolée.

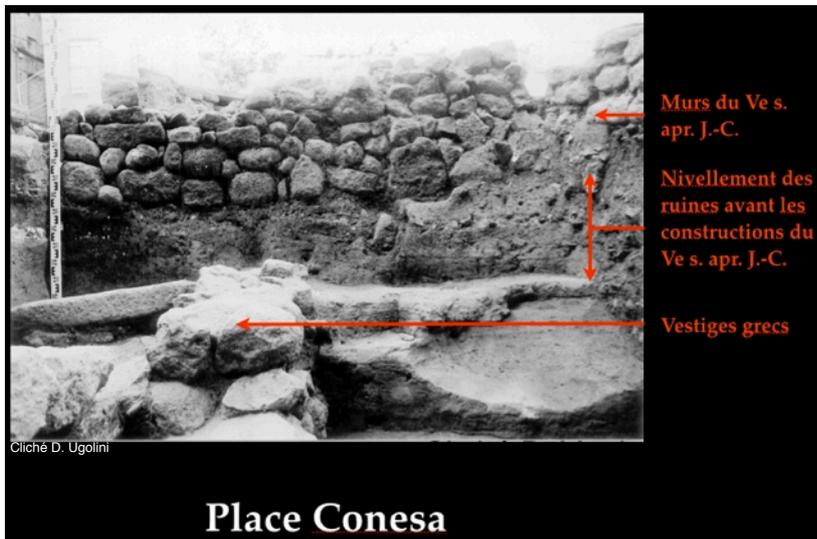
Ce fut donc la fin de la phase grecque liée à Béziers.

- Vers 150 av. J.-C., a commencé une nouvelle phase sous l'égide de Marseille et c'est vraisemblablement à ce moment qu'Agde a été "re-fondée" et a défendu les intérêts de la cité phocéenne contre les indigènes rhodaniens. Toutefois, le contexte historique implique le rôle et le contrôle de Rome, dont les interventions en Gaule en tant qu'alliée de Marseille ont favorisé la colonisation romaine, qui débute formellement avec la fondation de Narbonne, en 118 av. J.-C.

- Pendant un centaine d'années, Agde s'est développée grâce à son port, à sa viticulture et à ses carrières de basalte, exploitées pour des meules à grain largement exportées. Son port desservait également Narbonne, qui n'avait pas encore le sien. Par Agde transitaient donc aussi des marchandises de et vers la capitale de la Province et les domaines des colons. Et s'il fallait trouver un moment pour l'arrivée de notre beau jeune homme de bronze, je pencherais pour celui-ci car cette période fait suite au sac de Corinthe (146 av. J.-C.) et à l'instauration du protectorat romain sur la Grèce. Dès lors, le goût des Romains pour les antiquités grecques a dépouillé systématiquement la Grèce et en Narbonnaise on en a sûrement voulu une part.

- La situation se gâte à partir du milieu du Ier s. av. J.-C., pour au moins deux principales raisons. La première est que Marseille a choisi le parti de Pompée contre César et comme César a vaincu, il a privé la métropole phocéenne de ses possessions territoriales après le fameux siège de 49 av. J.-C. Agde, si proche de Narbonne, n'était donc plus sous la protection de Marseille.

La deuxième raison est qu'entretemps Narbonne s'était dotée d'un port qui a concentré dans la capitale provinciale le trafic maritime en privant Agde de sa fonction première et de sa principale source de revenu.



- Au bout d'un déclin s'étirant jusque dans le Ier s. de notre ère, Agde est désertée, comme le montre la stratigraphie, les niveaux grecs étant nettement séparés de ceux du Ve s. de n. è., ce qui donne un vide de plusieurs siècles.

- Agde n'est donc pas devenue une ville de l'Empire et a été englobée par Béziers, soit déjà à la fin du Ier s. av. J.-C., lors de la fondation de cette colonie romaine, soit dans le courant du siècle suivant.

Depuis 1609, les connaissances sur Agde grecque ont considérablement évolué. Aujourd'hui, on connaît sa chronologie, son évolution, des fragments du tissu urbain, ses dynamiques. Il y a malgré tout encore beaucoup à faire et c'est par l'accumulation des informations que l'on progressera encore.

Je terminerai en vous faisant part des résultats de trois études récentes, qui – chacune à sa manière – apportent des contributions au rayonnement de la ville.

- La première concerne une lettre du IVe ou IIIe s. av. J.-C. inscrite en grec sur les deux côtés d'une feuille de plomb trouvée en 1938 par R. Aris, restée inédite et disparue du Musée Agathois au début des années 1970.

Madalina Dana (Université de Paris I/Panthéon-Sorbonne), après un patient travail de recherche documentaire, auquel nous avons tous contribué mais surtout Michel Adgé, Jean Grimal et Céline Pardies, a étudié l'objet d'après les photos retrouvées.

Malgré ses lacunes, l'apport de ce texte est important : il restitue des instructions, des précisions, des formules de politesse, les noms de plusieurs personnes d'Agde autour d'une transaction, un cordonnier et son travail, des maîtres et des esclaves. Avec 360 lettres entièrement ou partiellement visibles sur les deux faces et d'autres dans les parties perdues, c'est la plus longue lettre privée connue à ce jour pour l'ensemble du monde grec.

- La seconde étude par Céline Pardies, Madalina Dana et moi concerne un poids de métier à tisser vraisemblablement daté autour de 100/50 av. J.-C. mis au jour dans le sondage récent de la Place Molière. Il porte inscrit en grec le nom de la Gauloise *Bitouna*, épouse indigène d'un Grec, ou servante, ou esclave.

Les pesons avec des noms de femmes ne sont pas rares et le fait de les personnaliser a un sens si plusieurs tisseuses travaillent sur le même métier. Le nôtre s'insère donc dans une pratique bien connue dans le monde gréco-romain, mais non encore attestée en Gaule aussi anciennement. Il s'agit donc d'un document exceptionnel.

- La troisième étude concerne la seule inscription romaine qui ait jamais été signalée à Agde (*CIL*, XII, 1888, 518, n° 4281, tab. III, Di), aujourd'hui perdue. Il s'agit d'un cippe funéraire dont le lieu de découverte était inconnu mais qui se trouvait au XIXe s. dans le jardin d'un certain Dr. Martin.

Dans le cadre d'une entreprise internationale de collecte des inscriptions romaines, notre inscription a été étudiée par le Prof. Carlo Slavich (Université La Sapienza, Rome), avec la collaboration de Jean Grimal et mienne. Des documents de la Renaissance conservés dans les archives de Rome ont finalement prouvé que notre cippe a été trouvé dans cette ville et c'est donc par le trafic antiquaire du XIXe s. qu'il est arrivé jusqu'ici.

Agde a ainsi perdu, au propre comme au figuré, son inscription romaine, ce qui va bien dans notre contexte car l'absence d'inscriptions est un signe supplémentaire de l'abandon de la ville à l'époque impériale.